



# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, ( 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. ) 50 c. de plus par trim.<sup>re</sup> pour l'étranger.*

*En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées. format in-4.<sup>o</sup> oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1816, comprendront les N<sup>os</sup>. 421 à 439.*

## SOUVENIRS.

A l'âge de dix et douze ans, je regardois un homme de trente ans comme un vieillard, et j'imaginerois que je n'arriverois jamais à cet âge.

A présent que j'ai attrappé et même passé la trentaine, je regarde les jeunes gens de quinze à dix-huit ans comme des enfans, et je trouve que les hommes de cinquante à soixante ans sont encore très-présentables.

De dix-huit à vingt ans je ne pensois qu'à me marier. Je ne voyois pas une jeune fille bien faite et spirituelle, que je ne lui fisse tout de suite les déclarations les plus sérieuses, et à la fin de la semaine j'en étois quelquefois pour mes huit ou dix déclarations.

Aujourd'hui qu'il seroit temps de songer au mariage, je n'y pense point, et j'ai bien d'autres affaires en tête.

Que de mal je me suis donné dans ma jeunesse pour des choses qui me semblent être maintenant de si peu de conséquence.

J'étois censé poète à cause de quelques méchans vers que j'avois composés au collège et qui m'avoient fait remporter des prix. Il falloit soutenir sa réputation. J'y passois les jours et les nuits. J'y trouvois véritablement du charme. J'allois m'asseoir au bord des étangs que je me figurois être de grandes mers inté-



rieures ; et là , transformant les hirondelles en aleyons , je chantois l'amour qui ne me possédoit guères , mais que j'étois fort jaloux d'inspirer.

J'avois un de mes amis qui étoit souverainement mélancolique et qui donnoit dans les idées de Fingal et d'Ossian. Il poussoit des soupirs à fendre le cœur , il gravoit sur la pierre les triples noms de son inhumaine , et il faisoit des romances dans lesquelles les *orages* se balançoient au milieu des *nuages*. Et puis , *le vent du soir* emportoit son *espoir*. Je trouvois cela fort pathétique , et je voulois chanter aussi sur ce ton plaintif. Mais mon naturel s'y refusoit apparemment , car toujours , dans mes stances , il se glissoit quelque leste peinture ou quelque mot saugrenu.

Quand je vis cela , je renonçai tout-à-fait au genre élégiaque , et je me lançai à corps perdu dans l'épître badine , les couplets joyeux et les contes même un peu libertins. Les dames lisoient ces contes en cachette , et j'avois un grand succès de cabinet. On m'imprima tout vif dans le *Chansonnier du Caveau* , et je devins une des plus fermes colonnes d'une société de province qui correspondoit fort régulièrement avec celle du Rocher de Cancale.

Je ne m'arrêtai point là. J'avois commencé par vouloir faire une tragédie , je m'étois ensuite rabattu sur le grand opéra ; enfin , j'avois arrangé le même sujet en comédie pour le théâtre Louvois ; mais , m'étant lié avec un musicien très-aimable qui passoit par notre ville et qui voyageoit sentimentalement avec une actrice de Feydeau , je me déterminai à mettre ma *tragédie-lyri-comédie* en opéra-comique.

Mes personnages étoient tous pris dans la nature. J'avois un rôle qui étoit d'abord celui d'un tyran ( pour une tragédie ) et que j'avois rabaissé à celui de geolier ( pour mon opéra ). Ma reine étoit devenue une paysanne , et mon jeune prince un jardinier.

Le fond de tout cela , c'étoit un marchand de fer qui avoit le cœur dur comme une enclume , et qui avoit fait le récalcitrant pour donner sa fille , belle comme les anges , à un jeune adolescent , brave comme son épée , mais à la vérité léger comme une plume.

Il y avoit à tout cela des intrigues fort drôles , mêlées avec assez d'art. Un maître de violon , qui avoit un nom italien et qui donnoit des leçons de chant à la demoiselle , avoit été présenté par moi sous la figure d'un auvergnat jouant de la vielle et faisant l'office de messenger d'amour.

Je crois vraiment que ma pièce auroit fait de l'effet. Malheureusement je donnai dans l'œil à l'actrice , et j'oubliai bientôt mon opéra pour elle ; elle négligeoit de même son musicien pour moi ; en sorte que celui-ci , qui s'en aperçut , décampa un beau matin avec mon poème , me laissant la dame , dont je fus , pendant quelques jours , fort embarrassé.

Mon père , qui vit cela , fit venir à la porte de la belle une chaise-de-poste toute équipée , il l'embarqua dedans sans éprou-



ver trop de résistance, et il fut bien étonné de me voir plus content que lui de cette expédition.

J'avois de grands projets de voyages et de découvertes. Je rassemblai toutes mes ressources et je m'en allai au port de mer voisin, cherchant de l'œil le bâtiment sur lequel j'allois m'embarquer. L'ardeur de courir le monde me rendoit intrépide, et pour aller aux Indes, je me jetai sur un petit brick qui n'étoit pas propre seulement à nous mener à Fortaventure. A peine étions-nous au large, que nous fûmes assaillis par une effroyable tempête. Le navire faisoit eau de toute part, mais le ciel nous protégeoit, et nous fûmes poussés sains et saufs sur les côtes de Belle-Isle. Là, je trouvai toutes sortes de soins dans une famille charmante que je ne me serois jamais attendu à rencontrer dans ces parages. Entre plusieurs femmes extrêmement jolies, il y en avoit une qui étoit d'une grâce et d'une élégance toutes particulières. Elle faisoit venir ses souliers de Paris, et ses chapeaux aussi, de chez mademoiselle Pepin; elle étoit en correspondance avec une jeune veuve sa parente, qui la tenoit au courant des nouvelles les plus curieuses du boulevard Coblenz. Je lui faisois une cour très-assidue. Elle n'avoit qu'un défaut : c'étoit d'être sourde-muette. Mais, par la finesse de ses signes et l'adresse de ses regards, elle suppléait à tout. Si bien que je n'ai vu qu'une femme sur la terre qui l'ait, à mon avis, emporté sur celle-là.

Cette femme qui l'emportoit sur la muette, avoit la voix d'une douceur angélique. Ce fut loin de Belle-Isle que j'eus le bonheur de la voir pour la première fois. J'avois renoncé aux voyages de long cours; et rentré dans ma province, je bornais mes courses aux campagnes environnantes. Un soir que, marchant au pas sur un cheval fatigué, j'allois rentrer à la maison d'un de mes beaux-frères, chez lequel j'étois en vendanges, j'aperçus, sur une terrasse, une femme dont le souvenir restera à jamais gravé dans mon cœur. Je tirai un grand coup de chapeau qui me valut une superbe révérence. Je m'introduisis bientôt dans le château de la dame, mais hélas! elle étoit mariée et vertueuse.....

Il n'y avoit plus pour moi que le désespoir et la mort. J'ai cherché la mort dans les batailles, mais la cruelle m'a épargné; et ma perverse nature, loin de me faire pâlir et dessécher par l'absence et la privation, m'a fait prendre un embonpoint et a donné à mon teint une fraîcheur qui ne sent point du tout l'amant malheureux. C'est une grande contrariété que j'éprouve.

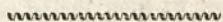
Je me suis mis récemment en pension chez un ancien professeur de chimie. Tout ce qu'on mange chez lui est passé à l'alambic. Il dit qu'il ne nous fait donner que le suc des choses. Mais les plats sont si minces, que je compte sur ce régime pour me faire maigrir. Quand j'aurai la mine un peu plus allongée, j'irai me présenter au château de celle que j'adore. La pâleur et la consommation ont eu, de tout temps, beaucoup de pouvoir



sur l'âme des belles. Heureux, si je puis, de quelque façon, trouver le moyen d'attendrir celle à qui j'ai voué toute mon existence !..

Quoi qu'il en soit, je suis d'une société où l'on joue la comédie bourgeoise, et je vous quitte, Lecteur, pour aller jouer le rôle de Sganarelle dans *le Médecin malgré lui*.

\*\*\*



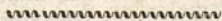
# CONFIDENCE A L'AMOUR,

*Au nom d'une femme d'un certain âge, qui regrettoit, en plaisantant, d'avoir été plus coquette que tendre.*

Ralentis ta course légère ;  
 Dieu des amours, écoute-moi :  
 J'avouerai mes torts avec toi ,  
 Et c'est beaucoup d'être sincère.  
 Oui , j'ai méprisé ces mortels  
 Qui , toujours ornés de guirlandes ,  
 Ont soin d'encenser tes autels ;  
 J'ai négligé jusqu'aux offrandes  
 Qu'on doit à Cythère , à Paphos.  
 J'osai rire de cette amante  
 Et si sensible et si constante ,  
 Qui fit la gloire de Lesbos ;  
 Les tourmens de sa jalousie ,  
 De sa lyre les doux accords ,  
 Et ses desirs et ses transports  
 Ne me sembloient qu'une folie.  
 Je voulois fixer tous les yeux ;  
 Sans m'attacher je voulois plaire ;  
 Orner mon front et mes cheveux ,  
 C'étoit là mon unique affaire ;  
 Et jusque dans son sanctuaire  
 J'aurois volé , pour m'embellir ,  
 Les fleurs qu'on venoit de cueillir  
 Pour parer l'Amour et sa Mère.  
 J'ai rebuté tous les amans ,  
 Doutant de leur délicatesse ;  
 J'ai dédaigné tous les sermens  
 Qui m'assuroient de leur tendresse.  
 Hélas ! tes charmes , tes plaisirs  
 Auroient enchanté ma jeunesse ,  
 Et ses aimables souvenirs

Berceroient un jour ma vieillesse.  
 Voudras-tu donc , cruel Amour ,  
 Que sans relâche je regrette  
 Des momens perdus sans retour ?  
 De l'Amitié pure et parfaite ,  
 Hier , je vantois les douceurs ;  
 Mais l'image de tes faveurs  
 Tout-à-coup me rendit muette.  
 Que tu peignis adroitement  
 Toutes les grâces d'un amant,  
 A mon âme déjà troublée !  
 J'allois sentir en ce moment  
 Qu'un ami m'auroit consolée :  
 Je n'en suis plus digne à présent ;  
 Il verroit que mon cœur soupire ,  
 Et peut-être malignement  
 Il croiroit que ce cœur desire....  
 Gardons , gardons tous mes secrets....  
 Mais sans honte je peux le dire :  
 Si je reconnois ton empire ,  
 C'est sans prétendre à tes bienfaits.  
 Amour , Amour , de l'indulgence !  
 Contente-toi de mes regrets ;  
 J'ai vanté tout haut ta puissance ;  
 J'ai pleuré mon indifférence :  
 Ah ! soyons quittes pour jamais.

M<sup>me</sup>. DE LA FERRANDIÈRE.



*Voyage en Savoie, en Piémont, à Nice et à Gènes* ; par A. L. Millin, chevalier de l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur, membre de l'Institut Royal dans l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur du Cabinet des Médailles, des Antiques et des Pierres gravées de la Bibliothèque du Roi, etc., etc., etc. (1).

SECOND EXTRAIT.

Sur le frontispice même du premier volume se trouve la gravure d'un arc de triomphe, qui avoit été gravé plusieurs fois, mais d'une manière inexacte ; c'étoit anciennement une porte de la ville de Suze. Il est de marbre blanc, haut de quarante-

(1) Deux volumes in-8°. prix : 12 francs, et, port franc, 15 francs, à Paris, chez Wasmann, libraire, rue de Richelieu, n°. 54.



huit pieds et demi et large de quarante. Ses quatre angles sont soutenus par de belles colonnes cannelées.

« Ce luxe des portes à l'entrée des villes, dit M. Millin, annonce que l'on est en Italie. »

Les rues de Turin sont alignées et se croisent en angles droits; elles partagent la ville en cent quarante-sept carrés plus ou moins grands. Les deux principales rues sont celles du Pô et de la grande Doire. La rue du Pô est fort belle. Les maisons qui la bordent, sont uniformes et supportées par des portiques ouverts. L'architecture n'a rien d'extraordinaire. Les proportions, bien prises entre la hauteur de ces édifices et la largeur du chemin, sont la principale beauté de cette rue. Il est malheureux que les bâtimens n'aient pas été tous terminés. Les uns ont des balcons; d'autres en manquent, ce qui produit une irrégularité choquante. Cette rue est le lieu où l'on aime le mieux se promener. Il y a surtout un grand concours de voitures dans le carnaval, pour y voir passer les masques. Les fenêtres sont alors ornées de fleurs pendant le jour, et illuminées pendant la nuit; ce qui produit un très-beau coup-d'œil. Cette rue part de la grande place, et se termine à une esplanade que l'on vient de planter. Elle conduit au pont de pierre qui a été bâti par les Français. La rue de la grande Doire est en face de celle du Pô, de l'autre côté de la grande place. Ses maisons sont bien bâties et très-élevées. Leur irrégularité bannit la monotonie; le nombre des boutiques, l'activité du commerce, la foule des passans rendent le coup-d'œil de cette rue plus agréable que celui de la rue du Pô; celle-ci, comme tout ce qui est trop régulier, est tristement belle. Les rues de la ville vieille sont étroites et tortueuses, comme dans toutes les villes qui ont été anciennement bâties. La Doire entraîne dans son cours des pierres dont les couleurs sont très-variées. On en forme le devant des maisons, et on en fait, sous les portiques, des mosaïques très-agréables. On a soin de les bien assembler, pour que leur surface soit plane et ne blesse pas les pieds. Les pluies font ressortir les couleurs de ces pierres, qui acquièrent par le frottement un beau poli, et on peut y faire une étude de lithologie. La rue Neuve traverse la ville dans sa largeur, comme les rues du Pô et de la grande Doire la coupent dans sa longueur.

Après avoir décrit tous les édifices publics et les églises qui sont en très-grand nombre, M. Millin ajoute : « Si ces édifices n'ont pas la simplicité et la correction qui font le principal mérite de la belle architecture, c'est le goût du temps qu'il en faut accuser. Rome ne seroit pas au-dessus de Turin, si elle n'avoit pas ses temples antiques, son Colysée, et les sublimes constructions de Bramante, de Michel-Ange et de Raphaël. Vicence est l'Ecole de la noble architecture, parce qu'elle possède les principaux chefs-d'œuvres de Palladio; mais Bernini, Borromini et leurs nombreux élèves ont voulu s'éloi-



gner de ces modèles , pour suivre des routes nouvelles , et ils ont donné dans un genre bizarre , en multipliant les ornemens et en ne laissant aucune ligne simple et droite.

Alors se sont introduits les frontons brisés , les colonnes torses , ornées de feuillages ou historiées , et les pilastres accouplés. Yvara et Garini , qui ont été principalement employés à la décoration de Turin , ont encore porté plus loin ces défauts. Ils ont cru que la noble simplicité des lignes devoit être remplacée par le luxe des ornemens ; et quels ornemens encore ? De mauvaises statues , des pyramides et des trophées qui n'ont rien d'analogue à la destination de l'édifice auquel ils sont appliqués ; des vases difformes et de ridicules pots à feu dont la flamme est stationnaire. Le père Garini , abusant de ses connoissances dans la géométrie , a imaginé de placer en équilibre des coupoles menaçantes qui inspirent l'effroi et n'étonnent que par leur difficulté ; de les percer dans tous les sens de lucarnes demi-ovales , et quelquefois superposées comme les écailles d'un poisson. Enfin , il a pris pour génie une espèce de délire , et l'extravagance pour une nouveauté de conception. »

#### LE SOUPÇON.

O mon Isuel ! ô mon amante !  
 Quel noir soupçon as-tu formé !  
 L'ami que tes yeux ont charmé  
 N'a point une âme indifférente.  
 De mon cœur , de mes sentimens ,  
 Le tien peut-il douter encore ?  
 Pour te prouver que je t'adore ,  
 Te faut-il d'éternels sermens ?  
 Laisse , ah ! laisse aux amans frivoles ,  
 A nos Céladons imposteurs ,  
 Le soin de cacher sous les fleurs  
 De leurs séduisantes paroles ,  
 Le froid , le néant de leurs cœurs.  
 L'Amour vrai prit soin de m'instruire ;  
 Il me guide encore aujourd'hui ;  
 Et je n'ai jamais , grace à lui ,  
 Étudié l'art de séduire.  
 Le feu dont tu sus m'enflammer  
 Fera toujours mon bien suprême ,  
 Et je sens mieux combien je t'aime  
 Que je ne pourrois l'exprimer.  
 Des sermens d'une fausse ivresse ,  
 Sans scrupule l'Amour se rit ;  
 Mais , ô mon aimable maîtresse !



Celui de t'adorer sans-cesse  
 Au fond de mon cœur fut écrit ,  
 Dès que ce cœur qui te chérit  
 T'eut fait l'aveu de sa tendresse ,  
 Qui ? moi , je t'importunerois  
 De ce jargon bien insipide  
 En qui la coquette perfide  
 Peut seule trouver des attraits ?  
 Non , non.... je veux toujours me taire ;  
 Et tu ne m'entendras jamais  
 De ces demi-mots indiscrets  
 Offenser ta candeur si chère.  
 Toi que j'adore , ah ! ne crains pas  
 Que je fasse couler tes larmes ?  
 Tendrement épris de tes charmes ,  
 Je t'aimerais jusqu'au trépas ;  
 Mais , dans mon amoureux délire ,  
 Du soin de te plaire enivré ,  
 Tant que je te le prouverai ,  
 Dispense-moi de te le dire.

Auguste MOUELE.

~~~~~  
 M O D E S .

Le jaune citron devient de plus en plus à la mode. On met sur les chapeaux de cette couleur , de petits rouleaux gros bleu ou gros vert , et un paquet de marguerites blanches ou vertes. Un autre jaune est employé depuis quelques jours par les modistes ; elles en font des ruches pour garnir des capotes de cachemire à raies de couleur : la ruche du haut de la passe est très-épaisse du milieu. Quelques chapeaux de crêpe blanc ont sur le côté droit de la passe un paquet d'œillets d'Inde ; mais , pour l'ordinaire , n'importe l'étoffe , ce sont des marguerites lilas que l'on voit sur les chapeaux blancs. Des remplis en ruban de satin lilas et un gros paquet de marguerites lilas ornent quelques cornettes de tulle , garnies d'une blonde de moyenne largeur. Le nombre des chapeaux noirs est assez considérable : sur les uns c'est une très-grosse rose jaune ; sur les autres , un cordon de roses couleur de rose. Quelquefois il n'y a pas de fleur , mais un fichu lilas en marotte , avec des rouleaux lilas et une doublure lilas.

~~~~~  
 A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1596.

~~~~~  
*Tout ce qui est relatif à ce Journal , doit être adressé , port franc , à M. La Mésangère , rue Montmartre , N<sup>o</sup>. 183 , près le boulevard à côté du café. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15.*